

Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle se leva.

« Ah ! au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle. « Vendredi 13 ?! Zut ! »

Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises.

Cependant, comme tous les matins, la septuagénaire, vêtue d'un peignoir imitation peau de léopard, se planta devant un grand miroir qui occupait la place centrale sur le mur de la grande pièce. Elle prit plusieurs poses de star, se sourit, contente d'elle et estima qu'elle était bien toujours la plus belle femme du village et, sans aucun doute, de la Bretagne toute entière : son apparence physique était d'une importance majeure, vestige d'un passé d'ancien mannequin. Pendant que l'eau destinée à son thé matinal commençait à frémir dans la bouilloire, elle s'approcha de son ordinateur, sélectionna un morceau des Rolling Stones et monta le volume au maximum. Ses satanés voisins auraient encore du mal à déjeuner en paix ce matin.

Dans cette petite cour pittoresque, outre sa maison, on dénombrait trois pentys aux façades blanches. Leurs volets, peints en bleu ou en rouge encadraient les fenêtres de granit gris. De nombreuses plantes, hortensias, rosiers, roses trémières et autres millepertuis ou fuschias parsemaient de couleurs et de gaieté pimpante cette petite impasse, une des plus anciennes du village : « l'impasse du corsaire malouin ». Les estivants ne s'y trompaient pas qui, chaque été, pénétraient fréquemment dans la cour pour la photographier. Tous les habitants se connaissaient depuis l'enfance, comme leurs parents et leurs grands-parents avant eux. Seule Francine, la septuagénaire était arrivée plus récemment lorsqu'elle avait acheté la maison trois ans auparavant. Elle avait été accueillie avec gentillesse et bienveillance par les paisibles habitants de l'impasse, pour la plupart octogénaires.

Alors que s'était-il passé ? Comment la situation s'était-elle envenimée à ce point ?

Dans les premiers temps, Francine avait été ravie de ses voisins : tous plus âgés qu'elle, certains n'avaient même jamais voyagé hors du Finistère. Elle pouvait donc s'installer en tant que « reine de la cour » et régner sur ces « braves gens » (comme elle disait) qui, sans aucun doute devaient être un peu éblouis tant par sa beauté que par ce qu'elle leur racontait de sa jeunesse. Les ennuis avaient commencé quelques mois plus tard.

-J'ai l'impression que Soazig ne m'aime pas, elle marmonne toujours lorsque je la croise ! dit un jour Francine à Bernadette interloquée qui étendait son linge au fond de la cour.

-Non certainement pas, répondit celle-ci. C'est parce que Soaz est sourde comme un pot et fait la coquette en refusant de porter son appareil auditif ! Elle dit qu'à cause de lui elle entend des voix. C'est notre Bernadette Soubirous ! ajouta-t-elle en riant.

Francine en conclut qu'elle se moquait d'elle également et lui fit instantanément rejoindre « la Soazig » dans le camp de ses ennemis personnels.

-Ce type est un sale pervers avec ses petits yeux de fouine ! Il passe son temps à m'observer derrière ses vitres. Il espère certainement me voir nue ce vieux bouc, dit-elle un matin à Lucie, la plus âgée des occupants de la cour alors que celle-ci partait au port acheter son poisson quotidien.

-Quel type ? demanda Lucie qui n'avait pas écouté très attentivement, occupée qu'elle était à déterminer si elle devait acheter des langoustines ou plutôt des palourdes pour le repas du soir.

-Ronan, le mari de la Soazig...il faut dire que sa femme est une vieille peau très moche, je dois le faire baver d'envie.

-Excusez-moi Francine répondit Lucie mais ce n'est pas possible qu'il vous épie. Ça n'a jamais été son genre, même avant sa maladie d'Alzheimer. Il a toujours été très attaché à Soaz et désormais, il passe ses journées dans son fauteuil devant la fenêtre, les yeux dans le vide, c'est tout. Il ne parle plus et ne s'intéresse plus à rien. Soaz me disait qu'à certains moments il a du mal à savoir qui elle est.

-Sénile peut-être, cochon libidineux c'est sûr ! Vous savez Lucie, les hommes m'ont toujours trouvée superbe. Toute ma vie ils m'ont poursuivie de leurs assiduités. Vous ne pouvez pas comprendre, cela n'a pas du être votre cas, ajouta Francine sans se soucier de ce que ses paroles pouvaient avoir de désobligeant pour sa voisine.

Lucie, qui n'était veuve que depuis quelques mois et dont le mariage et la vie familiale avaient été particulièrement heureux ne se formalisa pas. Elle avait tendance à ne voir que le bon côté des gens. Yves, son mari lui avait pourtant dit, peu de temps après l'arrivée de Francine dans la cour, que la « vieille belle » risquait bien d'être une perturbatrice malveillante au sein de leur petit monde paisible.

-Je suis sûre que Ronan passe son temps à me surveiller, affirma Francine un jour qu'elle croisait Fanch, le mari de Bernadette, qui sortait du « Café du port ».

-Je ne suis pas certain qu'il s'intéresse à toi, répondit celui-ci d'un air guilleret. Il venait de partager un apéritif et des souvenirs d'enfance avec quelques copains et n'était pas certain de s'intéresser aux problèmes de Francine.

Celle-ci rentra très contrariée chez elle.

-Je commence à en avoir assez de ces vieux tarés, grinça-t-elle avec acrimonie en racontant la scène à Benoit, son dernier amant en date. Toutes les vieilles me jalouent parce que leurs maris me désirent, dit-elle en étalant une seconde couche de crème antirides sur son visage. Et ceux-ci m'en veulent car je suis insensible à leurs avances.

-Ma douce, c'est normal, tu es tellement sublime ! dit celui-ci avec vénération. Il aurait embrassé le sol si elle le lui avait ordonné.

Décidément, il n'était pas très malin mais son compte en banque bien garni et son adoration plaisaient à Francine qui savait qu'avec l'âge il lui était de plus en plus difficile de trouver un homme ayant ces deux qualités, primordiales pour elle.

Le « drame » se déroula quelques jours plus tard. Francine, vêtue d'un pantalon de cuir moulant, d'un chemisier « peau de serpent » et d'un blouson argenté, portant un chapeau de gaucho et des lunettes de soleil dont les verres étaient de la taille d'une assiette à dessert, faisait une petite promenade sur le port. Cette sortie, destinée à permettre aux « autochtones » de l'admirer servait également à faire prendre l'air au dernier cadeau que lui avait fait Benoit : une paire de santiag en véritable peau de crocodile et galuchat, au talon biseauté incrusté de nacre et de turquoises venant tout droit d'une grande maison de luxe. Le soleil brillait, l'air sentait l'iode, des goélands lançaient leur cri rauque et le vent poussait les derniers nuages gris, vestiges de l'averse qui avait eu lieu une heure auparavant. Francine se sentait jeune et magnifique aussi était-elle de bonne humeur lorsque, soudain, un véhicule roulant dans une flaque éclaboussa ses bottes. Relevant la tête elle aperçut la conductrice « hooligan » : c'était « la Soazig » au volant de sa voiturette sans permis.

Soaz, très concentrée afin de rester éloignée des bacs à fleur disposés en chicane dans la rue qui longeait le port n'avait remarqué ni Francine, ni la flaque, ni même peut-être l'incident.

Bien qu'il soit difficile de lire les émotions sur son visage qui avait déjà subi deux liftings (Fanch la surnommait « la sœur Bogdanov »), les habitants de la cour constatèrent que Francine était dans une rage noire lorsqu'elle pénétra Impasse du Corsaire malouin à la suite de cet incident.

De ce jour, l'atmosphère de la petite cour changea du tout au tout. Francine cessa ostensiblement de saluer ses voisins et de leur répondre lorsqu'ils lui adressaient la parole. Elle se mit à leur faire des remarques blessantes, à les dénigrer à voix haute lorsqu'avec Benoit, elle les croisait. De petits incidents eurent lieu, sauf bien entendu, chez Francine. Cela commença par la destruction de tous les pots de plantes qui égayaient la cour. Les serrures des portes des pentys furent bouchées par du chewing-gum, des hortensias furent massacrés. Puis du courrier disparut de boîtes à lettres saccagées et des ardoises furent cassées en bordure des toits... Soaz eut la désagréable surprise, un matin en ouvrant ses volets, de les découvrir « décorés » d'une multitude de sexes masculins dessinés au feutre indélébile. Tous durent désormais subir les réveils musicaux de leur décevante voisine. Elle venait de créer deux camps dont un où elle régnait seule, secondée par le servile Benoit.

Dans « l'autre camp », c'était la sidération ! Aucun d'entre eux n'avait jamais envisagé la vie, et en particulier la vie dans la cour, de cette manière.

Cet état de choc dura quelques temps pendant lesquels Francine passa à l'offensive.

Un matin, Fanch, revenant de la promenade sur le port par laquelle il commençait chacune de ses journées eut la surprise de voir un camion, au milieu de la cour. Le chauffeur ainsi qu'un autre homme en sortaient une grande quantité de planches et de nombreux autres matériaux en tous genres.

-Qu'est-ce qu'elle fabrique encore ? demanda Bernadette à Lucie alors qu'elles jardinaient un peu, tentant de réparer les récents dégâts occasionnés par leur voisine.

-Aucune idée, de sa part le pire est à craindre.

-Je vous entend les deux pécores !!! cria Benoit qui les écoutait par la fenêtre de sa cuisine.

Les deux amies, inquiètes de ce que tramait Francine n'osèrent cependant plus parler sachant que leurs paroles seraient rapportées, amplifiées et déformées par Benoit que Lucie avait rebaptisé « Kidig » car, comme un petit chien, il suivait sa maîtresse et lui obéissait avec adoration.

Ce fut Soazig qui leur apprit la nouvelle en rentrant du marché. Depuis l'époque où, fillette, elle remontait la rue principale (qui ne s'appelait pas encore rue Jean Jaurès) pour aller à l'école, Soaz avait toujours mis un point d'honneur à être au courant de la moindre rumeur, du moindre évènement, de tout ce qui se passait dans le village. Elle passa tout d'abord chez Lucie pour lui en parler puis elles filèrent rapidement chez Fanch et Bernadette partager l'information : Francine allait clôturer le terrain autour de sa maison et construire un « dèque » (quoi que cela puisse être).

-Un « daic », qu'est-ce que c'est ça encore ? demanda Fanch alors qu'il leur servait un petit « remontant ». Gast ! celle-là nous en fait voir...

-Clôturer quel terrain ? s'inquiéta Lucie dont le penty était le plus proche de chez Francine. La cour est à tout le monde, rien n'a jamais été morcelé...

Très inquiets, les voisins ne parvenaient pas à trouver de réponses à leurs questions.

Quelques jours plus tard, constatant qu'ils n'osaient plus parler dans la cour de peur d'être écoutés, voire injuriés, Lucie prit l'initiative :

-Rendez-vous chez moi, j'ai du nouveau ! dit-elle à ses amis. Ma petite fille m'a expliqué ce qu'est un deck et ce n'est pas rassurant.

En effet, le moral était au plus bas lorsqu'ils se séparèrent ce soir-là. Cela ne s'améliora pas au fil des travaux : la maison de Francine était désormais entourée d'une palissade qui lui permettait de s'octroyer la jouissance exclusive de la majorité de la surface de la cour. Quant au deck, il semblait totalement incongru dans cette petite cour au charme désormais disparu.

-Ma doué, on dirait le corral d'un ranch ! dit Fanch.

-Nous ne pouvons même plus approcher la voiture de la maison pour sortir les courses, ajouta Bernadette.

-Comment feront les pompiers ou le médecin en cas d'urgence ? se plaignit Soaz. L'état de santé de Ronan n'ira pas en s'améliorant, ça m'inquiète !

Lucie, elle, ne disait rien mais elle ne dormait plus. Cette situation la minait. Elle ne comprenait pas comment on en était arrivés là. Au temps de sa jeunesse, quinze enfants ainsi que leurs parents vivaient dans l'impasse en bonne intelligence. Ils n'étaient plus que sept adultes et l'ambiance était pourtant devenue insupportable.

Telle était donc la situation ce matin du vendredi 13.

Après une nouvelle nuit d'insomnie, Lucie avait besoin de se changer les idées. Elle sortit à vélo et prit la direction de Larvor.

Elle marcha un long moment sur la plage, activité qui lui permettait toujours de réfléchir et de prendre des décisions, ramassa quelques bigorneaux dans un petit coin qu'elle gardait secret et termina par son bain quotidien. Puis elle se dirigea vers un chemin creux qui longeait le Ster, elle savait pouvoir y trouver des mûres et des prunelles qui lui serviraient à parfumer un petit « lambig » dont elle gardait jalousement la recette héritée de sa grand-mère. Passant devant un champ elle aperçut des petits champignons dont sa grand-mère lui avait appris les effets, elle en cueillit une petite quantité.

De retour dans l'impasse, elle déposa le panier de champignons sur le rebord de la fenêtre, rangea le reste de sa cueillette, déjeuna d'une salade et de quelques langoustines puis alla s'allonger pour se reposer un peu.

Le soleil brillait lorsqu'elle se réveilla de sa courte sieste, sur la fenêtre, la quantité de champignons avait diminué ainsi qu'elle l'avait prévu en les y déposant. Comme chaque jour depuis le décès de son mari, elle partit pour une petite marche : elle longea la côte en direction du Goudoul au large duquel elle avait répandu les cendres de son cher Yves dont c'était le coin de pêche au bar préféré lors de coup de vent de sud-ouest. Elle aimait aller s'asseoir et lui « parler ». Elle se remémorait les épisodes de leur vie ou l'informait des problèmes de l'impasse. L'odeur d'iode et le bruit du ressac avaient un effet lénifiant sur la tristesse qui ne la quittait pas depuis son veuvage.

Après un léger repas : omelette aux champignons (qu'elle avait « empruntés » à Lucie) et fraises de Plougastel, Francine quant à elle, avait hésité entre une séance de bronzage seins nus et l'alimentation de ses réseaux sociaux en selfies et autres photos de son plus récent repas dans un restaurant gastronomique de Bénodet. Elle avait opté pour le bronzage et, montant dans sa voiture (que Fanch appelait « la voiture type de la snob parisienne ») s'était rendue à Kersaux.

Arrivée sur la plage, elle installa son parasol « en pur coton d’Egypte », acheté chez un designer à la mode, étendit un paréo de grand couturier, s’enduisit d’une crème solaire vendue au prix du caviar et s’allongea afin de se repaître avec délices des derniers potins « people » des tabloïds dont elle était friande.

Contrairement à d’habitude, elle ne parvenait pas à se détendre, aussi ne tarda-t-elle pas à se relever et décida de marcher en direction d’un amas de rochers un peu plus loin sur la plage. Elle avait l’impression qu’elle s’enfonçait beaucoup plus dans le sable aujourd’hui. Trouvant cette sensation par trop déconcertante, elle monta sur un rocher qui s’avéra fort visqueux et très mou pour un rocher. Elle tomba, glissa sur du varech, se griffa profondément la cuisse sur des coquilles de moules, se coupa le pied et, maudissant le vendredi 13, s’aperçut avec horreur que le vernis à ongles de luxe qu’elle avait appliqué avec tant de soin le matin même était totalement ruiné. Il lui semblait également que l’horizon s’éloignait ou se rapprochait.

-A moins que ce soit l’univers qui se dilate, se dit-elle. Je vais rentrer à pied, ça me fera du bien décida-t-elle sans percevoir l’incohérence de cette pensée.

Dans la cour pendant ce temps, Lucie était rentrée de sa promenade, revigorée par sa rencontre près de la digue avec Yves qui lui avait raconté en riant avoir aperçu Francine qui semblait « partie en piste » et déambulait le long des dunes. Lucie travaillait avec énergie et quelques outils.

-Je ne suis pas très bricoleuse, soliloquait-elle tout en maniant un tournevis, mais ça, ça je sais faire... Puis, se saisissant d’un marteau, elle enfonça quelques clous çà et là, dans la barrière de Francine. Elle s’affaira également un instant près du compteur d’eau de sa voisine.

Elle venait de rentrer chez elle et préparait un thé lorsque Francine, échevelée, portant de nombreuses griffures et couverte d’algues en décomposition fit une bruyante entrée dans la cour.

Francine semblait effrayée, épuisée et pour tout dire franchement titubante. Elle, d’habitude si parfaitement apprêtée, semblait pour l’heure avoir emprunté les hardes d’un épouvantail. Elle ne portait plus qu’une chaussure et un verre de ses lunettes de soleil « de créateur » (comme elle aimait à le souligner) était manquant.

Elle s’acharna longuement sur la barrière qu’elle ne parvenait pas à ouvrir. Ses murmures se transformèrent en vociférations puis en gémissements :

-L’Ankou, j’entends le bruit de ses sabots ! Sa charrette... Non, pas la charrette...

Comme la barrière continuait à lui résister, elle décida de passer par-dessus. Cela ne se fit pas sans quelques chutes plus ou moins gracieuses. Au moment où elle y parvenait enfin, un petit clou très récemment planté déchira le mini bikini qu’elle avait payé une fortune. Dans sa tête en ébullition une pensée clignotait en boucle :
« vendredi 13, vendredi 13, vendredi 13... »

Elle se retrouva enfin sur le deck, les fesses (qu'elle avait fait regalber il y a deux ans pour un prix avoisinant le Pib annuel du Honduras) mal dissimulées par un lambeau de maillot. Elle chercha longuement sa clé puis, alors qu'elle la trouvait enfin, ce maudit « vendredi 13 » la lui fit lâcher et elle la vit disparaître entre deux lattes du deck. Francine fut tentée de hurler à la mort afin de faire accourir Benoit mais se souvint qu'il ne rentrerait pas de Paris avant trois jours : Paris où il s'était rendu pour se faire blanchir les dents et prendre possession de sa nouvelle décapotable (dont la consommation aux cent kilomètres approchait la production quotidienne de pétrole du Venezuela). De nombreuses tentatives furent nécessaires afin de récupérer la clé et de pouvoir enfin entrer. Lorsque Francine constata qu'il n'était pas possible de prendre une douche puisqu'il n'y avait plus d'eau, elle ravala un sanglot et décida d'aller se coucher immédiatement afin de ne plus rien subir ce vendredi 13.

Si sa nuit fut agitée, elle ne le raconta à personne : Lucie, la première de la cour à ouvrir ses volets le lendemain, la vit sortir portant un immense turban que n'aurait pas renié une « Madame Irma » de cirque itinérant et s'engouffrer dans un taxi dont le chauffeur venait de remplir le coffre de valises.

Quelques mois plus tard, Lucie lança une invitation aux habitants de la cour : il s'agissait d'accueillir les nouveaux venus, propriétaires de l'ancienne maison de Francine.

Alors que les invités, repus et forts gais, dégustaient le merveilleux lambig de Lucie, Anne, la nouvelle venue leur raconta comment ils avaient fait l'acquisition de la maison.

-Nous vivions depuis longtemps à l'étranger, Trémour venait de prendre sa retraite et nous désirions revenir nous installer en Bretagne et particulièrement à Lesconil lorsque notre fille nous a fait part de vos problèmes de voisinage. Nous avons jeté notre dévolu sur cette maison depuis fort longtemps et étions désolés de n'avoir pu nous porter acquéreurs avant Francine.

-C'est devenu notre feuilleton hebdomadaire : chaque fois que nous parlions à notre fille, elle nous faisait part des derniers développements de l'affaire, ajouta Trémour son mari. Elle est bien placée, elle habite rue de Paris et rien ne lui échappe. C'est pour cela que nous avons décidé de vous (et de nous) aider un peu...

Voyant la surprise se peindre sur le visage de Lucie, Anne ajouta : cette femme est tellement narcissique que je suis allée voir sur les réseaux sociaux et ai facilement trouvé sa trace. Il m'a alors suffi de la menacer, par courriel, de rendre publiques certaines images compromettantes tournées par sa propre caméra de surveillance ce fameux vendredi 13. C'est Trémour qui l'avait piratée...avoir un mari ingénieur comporte des avantages !

-La morale de cette histoire pourrait bien être que l'union fait la force, conclut Lucie. Mon intervention et mes champignons hallucinogènes n'auraient peut-être pas été

suffisants. Votre aide a donc été décisive. Bienvenue « impasse du corsaire malouin », vous reprendrez bien un autre petit lambig.